Zeitschrift: Schweizerisches Jahrbuch für Wirtschafts- und Sozialgeschichte = Annuaire Suisse d'histoire économique et sociale

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte

Band: 35 (2020)

Artikel: Un événement générationnel? : Autour du mouvement de contestation de la jeunesse polonaise de 1905

Autor: Lataa, Renata

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-881007

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Renata Latała

Un événement générationnel?

Autour du mouvement de contestation de la jeunesse polonaise de 1905

A generation's event? The Polish youth of 1905 and their movement of protest

Warsaw 1905: On January 28th a strike of middle school, high school and college students breaks out, asking for education institutions where the Polish language is compulsory under the control of the civil society and no longer under the control of the Russian state. This movement of protest which must be seen in a wider political context marked by social and national demands, is against the policy of Russification and police repression under the domination of the Tsarist Empire. Finally, it turns into a boycott of Russian schools and universities for several months. By focusing on this revolt of the Polish youth this research paper seeks to question the meaning of the movement of protest as a founding or catalyst episode or event which leads to the birth of a new generation united by common intellectual references. The reading grid suggests identifying the main actors at three temporary levels: before, during and after the revolt.

1905. Des manifestations révolutionnaires secouent l'Empire tsariste. Le «dimanche sanglant» de Saint-Pétersbourg du 22 janvier a un écho immédiat en terres polonaises sous domination russe. La grève générale déclenchée à Varsovie le 27 janvier marque le début d'un bouillonnement révolutionnaire dans d'autres villes polonaises. C'est dans ce contexte politique marqué par des revendications sociales qu'éclate à Varsovie, le 28 janvier, la grève des collégiens, lycéens et étudiants, qui réclament une école en langue polonaise placée sous le contrôle de la société et non plus de l'État russe. Ce fort mouvement de contestation contre la politique de russification et la répression policière, qui se généralise dans toute la Pologne russe, se transforme en un boycott de l'école et de l'université russes et dure plusieurs mois.

Schweizerisches Jahrbuch für Wirtschafts- und Sozialgeschichte 35, S. 215–241.
© 2020 Chronos Verlag, Zürich, ISBN 978-3-0340-1606-3, ISSN 1664-6460

Cette manifestation protestataire de la jeunesse a été jusqu'ici abordée dans l'historiographie polonaise par le biais classique de l'histoire sociale ou politique.[1] L'événement est surtout analysé comme un élément du mouvement national, celle de la lutte pour le maintien de la culture et de l'école polonaises, en l'inscrivant dans le contexte des efforts faits par les indépendantistes tout au long du siècle précédent. Cela l'expose au risque d'une interprétation *a posteriori*, dans une vision héroïsée du passé national.[2] L'on observe également que, dans l'historiographie d'avant 1989, cet événement est intégré au discours politique et instrumentalisé idéologiquement. Se revendiquant de l'orientation marxiste, quelques historiens l'inscrivent dans le schéma traditionnel de la lutte des classes, réduisant l'analyse à la glorification de la classe ouvrière, sans prendre en compte le cadre culturel de l'époque.[3] Indépendamment de ces interprétations politisées, la reconstitution de cette protestation reste partielle. Et rares sont encore les travaux qui étudient ce moment contestataire, comme le fait Roman Wapinski, dans le large contexte sociopolitique de la révolution de 1905, en mettant plutôt l'accent sur la force créatrice de cet épisode.[4] Wapinski montre notamment que la révolution de 1905, qui commence avec la révolte des ouvriers, engage d'autres couches de la société, les cheminots, les petits commerçants, la jeunesse, et pose en parallèle la question sociale et la question nationale. Cet événement apparaît aussi comme un phénomène multigénérationnel et a, selon Wapinski, un impact profond sur la formation idéologique des futures élites de la Pologne.[5]

Mise en lumière par l'étude de Wapinski, la notion d'une «génération 1905» ou d'une «génération du tournant»[6] s'est imposée progressivement dans l'historiographie, mais sans réel examen du phénomène générationnel: Wapinski se limite en effet à reconstituer la complexité des divers mouvements qui prennent part à cette contestation générale de 1905.

1 Sur ce mouvement de contestation: Tadeusz W. Nowacki, Mlodziez tworzy historie. Zwycieska walka mlodziezy o szkole polska 1901–1917, Lublin 2011; Barbara Szabat, Walka o szkole polska w okresie rewolucji 1905–1907 r. w guberni kieleckiej, Kielce 1991; Barbara Petrozolin-Skowronska, Strajk szkolny w roku 1905, Varsovie 1971. La graphie des mots polonais (prénoms, noms, titres d'ouvrages) ne tient pas compte des signes diacritiques en vigueur dans cette langue.

2 En particulier Nowacki (voir note 1).

3 Notamment Michal Szulkin, Strajk szkolny 1905 roku, Wroclaw 1959; Wladyslaw L. Karwacki, Lodz w latach rewolucji 1905–1907, Lodz 1975.

4 Roman Wapinski, qui scrute la conscience politique des élites dans son ouvrage consacré aux «générations idéologiques» ayant exercé une influence déterminante sur la vie sociopolitique de la Pologne de l'entre-deux-guerres, montre comment la révolution de 1905 donne naissance à de nouvelles réalités intellectuelles et politiques (Pokolenia Drugiej Rzeczypospolitej, Wroclaw 1991, pp. 133–196).

5 Wapinski (voir note 4), qui étudie l'importance de cet événement révolutionnaire sur la formation idéologique d'une génération qui s'engage dans la vie politique active dans l'entre-deux-guerres, s'inspire dans son analyse de l'étude pionnière de Kazimierz Wyka, critique et historien de la littérature qui, dans *Générations littéraires* (Pokolenia literackie, Gracovie 1977), analyse les courants littéraires en recourant à l'approche générationnelle.

6 Wapinski (voir note 4), p. 10.

Il ne fait aucun doute que la révolution de 1905 est un tournant dans la culture polonaise.[7] Elle touche toutes les sphères de la vie intellectuelle, sociale et artistique.[8] Les bouleversements sociaux exigent une redéfinition des positions idéologiques et ont un impact sur les attitudes philosophiques et idéologiques de ses acteurs, comme le montre Wapinski. Dans quelle mesure la révolte estudiantine joue-t-elle un rôle de catalyseur, permettant l'apparition d'une génération distincte? Peut-on alors parler de l'émergence sociale d'une nouvelle vague parmi les jeunes? Selon Jean-François Sirinelli, en effet, «un événement peut marquer une société tout entière mais en même temps être générateur d'une classe d'âge nouvelle».[9]

Les débats récents en sciences sociales rappellent la complexité des mouvements sociaux, qui génèrent tout un éventail de théories permettant de varier les approches.[10] Sortant de l'exclusivité des modèles théoriques, plusieurs de ces travaux (Della Porta, Goodwin ou Poletta) apportent des outils d'analyse permettant de mieux articuler la macro et la micro-histoire, les structures sociales et le vécu des individus.[11] Transcendant le cloisonnement thématique et méthodologique, notre étude du phénomène contestataire entend situer l'analyse à la frontière de plusieurs champs, mettant notamment en œuvre des concepts et des notions empruntés aux travaux issus de l'histoire intellectuelle et de l'histoire sociale des intellectuels.[12] Il s'agira notamment d'explorer la contestation sous l'angle de l'approche générationnelle, ce

7 Contrairement aux analyses longtemps dominantes, Tomasz Burek montre que l'événement décisif pour la culture polonaise n'est pas celui de l'indépendance de 1918, mais bien plutôt celui de la révolution de 1905. Tomasz Burek: 1905, nie 1918, in: Problemy literatury polskiej lat 1890–1939, éd. par Hanna Kirchner, Zbigniew Zabicki, Wrocław 1972, pp. 77–105, ici, p. 77.

8 À cet égard cf. Burek (voir note 7). Le critique littéraire Ludwik Fryde note que l'année 1905 est marquée par de véritables «remous intellectuels et psychologiques» qui changent l'atmosphère de la vie polonaise et marquent l'apparition d'un nouveau cycle littéraire: les littérateurs doivent dorénavant dépasser l'attitude idéaliste pour se rapprocher de la réalité sociale (Trzy pokolenia literackie, Pion, 1938, publié dans Ludwik Fryde, Wybor Pism krytycznych, éd. par Andrzej Biernacki, Varsovie 1966, pp. 216–218).

9 Jean-François Sirinelli, Effets d'âge et phénomène de génération dans le milieu intellectuel français, in: Jean-François Sirinelli (éd.), Générations intellectuelles (Cahiers l'IHTP, 6), Paris 1987, pp. 5–18, ici p. 9.

10 Jeff Goodwin, James J. Jasper (éd.), Rethinking Social Movements. Structure, Meaning and Emotions, Lanham-Boulder-New York-Toronto-Oxford 2004; Donatella Della Porta, Mario Diani, Social Movements. An Introduction, Blackwell Publishing 2006 (1re édition 1999); Jan Pakulski, Social Movements. The Politics of Moral Protest, London, Melbourne 1990; Mario Diani, Doug McAdam (éd.), Social Movements and Networks. Relational Approaches to Collective Action, Oxford, New York 2003.

11 Mettant ainsi l'accent sur l'importance des émotions (Jeff Goodwin, James M. Jasper, Francesca Polletta [éds.], Passionate Politics. Emotions and Social Movements, Chicago 2001), sur le rôle des réseaux, la dimension transnationale ou le rapport à la mémoire (Donatella Della Porta, Social Movements, Political Violence and the State, Cambridge, New York, 1995; Donatella Della Porta, Memory in Movements, 1968 in 2018, Milan 2018).

12 Sur la définition, voir François Dosse, La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle, Paris 2003.

qui permet de mieux saisir les acteurs dans la configuration historique dont ils sont tout autant le reflet que le produit.

La notion de génération, objet à usages multiples, se prête à des formes diverses de conceptualisation et de théorisation. Cependant, au-delà de sa simple définition biologique, le concept de «génération» est devenu indispensable dans l'histoire de la sociabilité et du mouvement social, comme en témoigne une riche historiographie française.[13] De fait, notre étude, qui s'inspire méthodologiquement d'historiens comme Sirinelli, Trebitsch ou Prochasson,[14] part des concepts classiques de génération formulés par Dilthey, Mannheim et Mentré,[15] pour identifier en termes générationnels les acteurs de la révolte de 1905.

Il s'agit donc de s'interroger sur la signification du mouvement contestataire en tant qu'épisode «fondateur»,[16] qui justifie, comme le nota Pascal Balmand, «la cristallisation d'individus épars en un groupe» générationnel «plus ou moins homogène».[17] Il n'en demeure pas moins que ce qui nous intéresse dans ces événements, c'est le choix idéologique de cette jeunesse se trouvant à l'âge de l'éveil politique.[18] Pour ce faire, la démarche exige, d'une part, d'identifier cette génération, de l'autre, de la définir en tant que génération distincte. Il s'agit alors de poser quelques jalons en analysant la spécificité du groupe: les concordances chronologiques, les références intellectuelles communes, la conscience générationnelle et l'apport de l'événement

13 Cf. en particulier Jean-François Sirinelli, Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres, Paris 1988; Michel Winock, L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français, éd. par Thierry Marchaisse, 2011; Pierre Nora, La Génération, in: Les lieux de mémoire, vol. II, Quarto 2, Paris 1997, pp. 2975–3014; Michel Trebitsch, Marie-Christine Granjon (dir.), Pour une histoire comparée des intellectuels, Bruxelles 1998.

14 Sur la méthodologie, voir Sirinelli (voir note 9); Christophe Prochasson, Histoire intellectuelle, histoire des intellectuels. Socialisme français au début du XXe siècle, in: Revue d'histoire moderne et contemporaine 39/3, 1992, pp. 423–448; Michel Leymarie, Jean-François Sirinelli (éd.), L'Histoire des intellectuels aujourd'hui, Paris 2003; Nicole Racine et Michel Trebitsch, Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieu, réseaux (Cahiers de l'IHTP, 20), Paris 1992.

15 Wilhelm Dilthey, Le monde de l'esprit, tome I, Histoire des sciences humaines, Paris 1947; Karl Mannheim, Le problème des générations, Paris 2011 (1re édition 1928); François Mentré, Les générations sociales, Paris 1920. Bien qu'elles semblent datées, ces analyses restent, comme l'a bien montré Claudine Attias-Donfunt, «les principales sources de théorisation ultérieures». Claudine Attias-Donfunt, Sociologie des générations. L'empreinte du temps, Paris 1988, p. 12. En effet, leur influence est bien visible dans le champ de l'histoire des intellectuels.

16 Au sens donné par Dilthey (voir note 15), pp. 42–43. Sur cette notion d'événement fondateur, cf. notamment Jean-François Sirinelli, Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier, histoire des intellectuels, in: Vingtième siècle. Revue d'histoire 9 (1986), pp. 98–108.

17 Pascal Balmand, Les jeunes intellectuels de l'esprit des années trente. Un phénomène de génération?, in: Jean-François Sirinelli (éd.), Générations intellectuelles (Cahiers l'IHTP, 6), Paris 1987, pp. 49–63, ici p. 50.

18 Dans le prolongement de Michel Winock, selon qui il s'agit «d'un événement dateur lorsque celui-ci frappe de plein fouet des jeunes gens en train de s'éveiller à la conscience politique». Michel Winock, Les générations intellectuelles, in: Vingtième siècle. Revue d'histoire 22 (1989), pp. 17–38, ici p. 18.

protestataire pour souder ce groupe. La grille de lecture propose d'identifier les acteurs à trois niveaux de temporalité: avant, pendant et après la révolte. Au terme de l'analyse se posera la question de savoir dans quelle mesure la démarche ici adoptée s'avère opératoire en ce qui concerne cette manifestation protestataire.

Acteurs avant l'heure

Tenant compte du fait que «l'effet d'âge», reste flexible,[19] il s'agit, d'une manière générale, de personnes nées entre 1882 et 1895, et dont l'adolescence ou le premier âge mûr correspond aux années révolutionnaires 1905–1907, âge de leur éveil politique. Mais pour identifier une «génération intellectuelle», il ne s'agit pas d'entendre, comme le note Sirinelli, cette notion d'effet d'âge comme un simple résultat mécanique des rapports entre classes d'âge, mais il faut la remettre dans sa perspective historique.[20] Ce qui renvoie à l'analyse de l'environnement culturel et «idéologique» dont une génération est le résultat, tant par le fait qu'elle y vit que de la manière dont elle le perçoit. Les analyses que font, dans cette perspective, Jean-François Sirinelli ou Pascal Balmand permettent de démontrer, comme le postule Balmand, qu'une génération naît de la rencontre entre la classe d'âge et «l'environnement historique qui la détermine et la marque de son sceau d'une manière durable».[21] De fait, plutôt que de voir la «génération» comme «une communauté de destin»,[22] la notion de «génération» au sens de Dilthey, comme étant «un cercle d'individus qui, malgré la diversité des autres facteurs entrant en ligne de compte, sont reliés en un tout homogène par le fait qu'ils dépendent des mêmes grands événements et changements survenus durant leur période de réceptivité»,[23] semble plus pertinente, afin d'interroger les réalités culturelles, politiques, sociales qui façonnent ce groupe d'âge, tout en révélant *sa problématique majeure*.[24] L'identification de cette dernière permet en effet de s'interroger sur la «conscience de génération», avant de pouvoir définir les principaux éléments générateurs de sa «cohésion».

19 Pour identifier une génération, l'hypothèse de la succession décennale proposée par Mentré (voir note 15) est envisagée, mais n'est pas déterminante.

20 Sirinelli (voir note 9), p. 8

21 Balmand (voir note 17), p. 58.

22 Dans le sens que lui donne José Ortega y Gasset (En torno a Galileo. Esquema de las crisis, Madrid, 1933) qui implique communauté d'âge et communauté spatiale (identité de temps et de lieu). L'analyse cité d'après Attias-Donfunt (voir note 15), pp. 51–52.

23 Dilthey (voir note 15), p. 42.

24 Ce qui est intéressant dans la conception de Dilthey, c'est qu'il met l'accent sur le vécu de l'ensemble des individus, les liens forts qui existent entre les trajectoires individuelle et collective ainsi que les liens entre l'histoire et la psychologie, ce qui me semble important pour définir l'identité des acteurs sociaux.

La «Génération du tournant» – génération de non-conformistes?

Ces jeunes, nés au cours des deux dernières décennies du XIXe siècle, sont tributaires du contexte sociopolitique du Royaume de Pologne, des terres polonaises soumises à la domination des tsars de Russie, dans une longue période d'après la défaite de l'Insurrection de Janvier (1863–1864), qui a entraîné la cessation quasi complète de tout mouvement révolutionnaire pendant quelque 40 ans.

L'environnement politique et culturel leur apparaît comme oppressant. De fait, les années 1866–1905 sont une période marquée par une politique de russification qui touche tous les plans de la vie,[25] afin d'intégrer politiquement, culturellement et mentalement le «pays de la Vistule» à l'État russe.[26] Cette politique interfère sur les objectifs de la politique scolaire.[27] L'école doit forger un certain type de qualification et d'attitude morale: l'élève doit acquérir les connaissances et les compétences nécessaires pour remplir des fonctions professionnelles, mais en aucun cas ne doit être capable d'une réflexion autonome, et il doit être façonné «dans le respect et dans la peur du pouvoir», afin de devenir un sujet fidèle de l'État du Tsar et être «intégré à la nation russe».[28] L'enseignement dispensé a en effet pour but d'éliminer toute référence à une identité polonaise et à la culture occidentale. Ces jeunes sont scolarisés à l'école russe où il est interdit de parler polonais, même pendant la récréation, où la littérature et l'histoire polonaises sont bannies du programme et où la majorité des enseignants sont d'origine russe.[29] Dans la formation, l'accent est mis sur l'apprentissage des langues classiques, alors que les sciences naturelles, considérées comme dangereuses, de par leur capacité à encourager la réflexion critique, sont bannies du programme. Les sciences humaines se limitent à l'histoire de la Russie et à la littérature russe, mais surtout ancienne, la plupart des auteurs russes du XIXe siècle (tels Herzen ou Nekrassov) étant interdits et le cours d'histoire universelle restant très lacunaire.

25 Cf. Henryk Wereszycki, Historia polityczna Polski 1864–1918, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich 1990, pp. 52–92.

26 Sur la politique de russification de l'école, il faut notamment citer un recueil de souvenirs sous la dir. de Bogdan Nawroczynski (éd.), Nasza walka o szkole polska. 1901–1917, vol. 1, Varsovie, Lvov 1932; Jan Wolynski, Wspomnienia z czasow szkolnictwa rosyjskiego w b. Krolestwie Polskim 1868–1915r., Varsovie 1936; A. Pruchnik, Rusyfikacja szkoly polskiej po powstaniu styczniowym, in: Walka o szkole polska w 25 lecie strajku szkolnego, Varsovie 1930, pp. 12–18. Sur l'éducation officielle et parallèle dans la Pologne du Congrès, voir Bohdan Cywinski, Rodowody niepokornych, Paris 1985, pp. 19–45; Wereszycki (voir note 25), pp. 60–61, 92, 130.

27 Alors que les restrictions et les mesures antipolonaises sont mises en place après la défaite de l'insurrection de 1863–1864, une nouvelle phase de russification commence dans le Royaume de Pologne à partir de 1868 avec l'utilisation obligatoire de la langue russe dans l'administration. En 1866 est inaugurée la politique de russification de l'école, dont le moment culminant est la période du curateur Alexandre Apouchtine.

28 Cywinski (voir note 26), p. 24.

29 Dès 1866, le russe devient la langue d'enseignement dans le secondaire et, en 1872, on interdit aussi la communication en polonais à l'école. En 1885, le russe devient aussi obligatoire dans les écoles primaires. La langue polonaise est enseignée en russe.

Toujours est-il que cette école russifiée n'est pas seulement hostile à la nationalité polonaise, comme le remarque une contemporaine, mais elle ne permet en aucun cas le développement de la culture intellectuelle, étant «hostile à tout progrès social et culturel»[30] et cherchant à détruire l'esprit de solidarité entre élèves. De fait, un système d'espionnage des élèves et de manipulation de l'opinion est mis en place, privilégiant le mensonge et la malhonnêteté, et transformant l'école en un lieu d'anti-valeurs, tant sur le plan didactique qu'éthique.

Ce système de surveillance est particulièrement difficile à supporter pour les élèves qui viennent des campagnes et habitent dans des pensions privées, accréditées par l'administration tsariste. Leur règlement est très strict. «Nous vivions comme dans une caserne militaire», écrit dans ses souvenirs un ancien élève qui a logé dans l'une de ces pensions privées à Pinczow, «sous contrôle continu et sous observation».[31] En effet, chaque pension est dotée d'un livret de présence et est surveillée par une personne désignée par l'administration scolaire. Cet «accompagnateur», comme le note cet élève, vient «plusieurs fois par semaine» et «à des heures différentes», pour surveiller leur présence, pour «contrôler et fouiller nos coffrets, nos valises et armoires, en cherchant les journaux et les livres en polonais, ou toutes autres choses interdites par le règlement, et si par hasard il trouvait une lettre de notre famille ou d'une de nos connaissances, il les lisait sans se gêner».[32] Pour rendre encore plus dociles les jeunes des pensions, celles-ci sont soumises à un couvre-feu, qui commence à 18h en été et à 17h en hiver.[33] On comprendra facilement que ce contrôle est plus facile à exercer dans les petites villes que dans les grandes.

En outre, la politique de russification et de répression de l'empire tsariste fait des ravages sur le plan psychologique, ce qui est encore plus perceptible dans les petites villes de province, moins développées économiquement, sans chemin de fer, sans intelligentsia, qui n'offrent aucun débouché professionnel et où les postes dans l'administration sont entre les mains de fonctionnaires d'origine russe. Un élève de gymnase, à Lomza, décrivant l'atmosphère dans laquelle les jeunes de son âge grandissent, parle d'un climat de servilité, de peur du pouvoir, de sentiment d'infériorité et de dépendance. Les élèves des gymnases, issus de la petite noblesse, se sentent souvent dépouillés de leur dignité, et la russification porte ses fruits.[34]

Ce système scolaire, placé sous la chape d'un pouvoir politique répressif, met les élèves devant un dilemme: s'accommoder du système ou refuser la soumission. C'est

30 Iza Moszczenska, Nasza szkola w Krolestwie Polskim, Lvov 1905, p. 17.

31 Jan Ostrowski, Progimnazjum meskie w Pinczowie, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 479–484, ici, p. 479.

32 Ostrowski (voir note 31), p. 480.

33 Ostrowski (voir note 31), p. 480.

34 Witold Suchodolski, Strajk szkolny w gimnazjach Lomzynskich, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 405–413.

ce que révèlent les nombreux souvenirs de contemporains.[35] Il ne s'agit pas ici de résumer le contenu de ces récits, mais seulement d'indiquer qu'ils dégagent une réalité commune: pour ces jeunes, le présent se montre hostile et l'avenir ne s'annonce pas trop brillant. Tout refus d'allégeance au régime imposé par l'État tsariste a des répercussions immédiates et sévères. De fait, une attitude non conformiste signifie l'expulsion de l'école.[36] Il suffit de parler polonais pour être exclu de l'école avec «un billet de loup».[37] À l'époque, cette exclusion signifie, dans la plupart des cas, la fin de toute formation. Si certains élèves, grâce aux relations de leurs parents, peuvent intégrer les écoles professionnelles,[38] pour la plupart de ces jeunes exclus, la seule solution est d'intégrer des écoles privées. Cependant, ces dernières, même si elles délivrent un meilleur niveau d'enseignement, n'ont pas le droit de décerner le diplôme de maturité, et leurs diplômes ne sont pas reconnus par l'administration impériale. De fait, sans maturité de l'école publique tsariste, les élèves n'ont pas accès aux universités russes. Même avec une formation scolaire privée, les jeunes hommes sans maturité sont considérés comme analphabètes et, de ce fait, obligés de faire leur service militaire dans l'armée tsariste en tant que simples soldats, et sans avenir professionnel pour la suite.

Ces futurs acteurs de la contestation sont donc unis par une culture commune et une condition semblable: ils ont subi un système scolaire qui viole leur autonomie et leur indépendance, limite toute perspective de développement personnel et professionnel, niant, au fond, leur dignité. Ces jeunes, pour se protéger, ont alors dû se mobiliser contre ceux qu'ils considèrent comme leurs adversaires.

Une cause commune

Compte tenu du contexte politique dans lequel ces jeunes, nés dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, ont grandi, il apparaît clairement que, pour eux, la question

35 Parmi les nombreux mémoires, il faut notamment citer: un recueil de souvenirs sous la dir. de Nawroczynski (voir note 26); Kamil Runiewicz, Pamiatka 25 lecia walki o szkole polska i 10 lecia zwycieskiego odparcia najazdu Rosji Sowieckiej, Lodz 1931; Stanislaw Koszutski, Walka mlodziezy o wielkie idealy. Wspomnienia z czasow gimnazjalnych i uniwersyteckich, Siedlce, Kielce, Warszawa, Kijow, Berlin, Paryz 1881–1900, Varsovie 1928.

36 Tout prétexte pouvait en être la cause, note l'élève Zygmunt Rzedowski, «conversation en polonais lors de la récréation, lecture de livres en polonais, participation interdite aux spectacles polonais ou absence aux spectacles russes qui étaient obligatoires». Zygmunt Rzedowski, Gimnazjum meskie w Kielcach, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 397–400, ici p. 398.

37 Cette expression définit la limitation des droits citoyens en lui interdisant par exemple d'habiter dans certains lieux, de fréquenter les écoles, d'étudier à l'université ou d'occuper certains emplois.

38 Ce sont souvent des Écoles Réelles, sortes d'écoles privées ayant pour objectif de préparer à une profession concrète, mais qui, par l'absence d'enseignement du latin, ne permettent pas d'entrer à l'université. Tel est par exemple le cas de Wladyslaw et Tadeusz Kornilowicz, tous deux expulsés du collège classique de Varsovie dans les années 1890. Leur père, un psychiatre bien connu, peut utiliser ses relations au sein de l'administration tsariste pour les faire entrer dans une école professionnelle, Cywinski (voir note 26), p. 307.

dominante de cette «période de réceptivité» est celle de la réalité oppressive de la russification, du déracinement culturel, de la dénaturation morale et de l'enfermement intellectuel, qui s'exercent principalement à travers l'école. Indépendamment des attitudes individuelles, tous les jeunes de cette génération ont été marqués par l'urgence et la violence de cette question.[39] Cette conscience générationnelle trouve déjà à l'époque sa reconnaissance extérieure à travers la poésie et la littérature.[40] Il n'en demeure pas moins que cette classe d'âge n'est pas la seule à être traumatisée par ce contexte politique. Leurs parents et leurs aînés ont eux aussi été confrontés au même problème de la russification. Demeure la question de savoir en quoi ils se distinguent dans leur réception de cette réalité et dans leur refus de compromis pour la défense de la culture polonaise.

En premier lieu, le climat politique et l'environnement intellectuel dans lesquels baignent les cohortes scolarisées dans les années 1890–1905 sont encore différents. Ces années sont en effet marquées par le renforcement de la politique de russification et de répression dans le domaine de l'éducation, mais aussi par l'émergence de toutes sortes d'engagements sociaux et nationaux. Cette période voit la société polonaise être l'objet de mutations profondes: un accroissement de la classe ouvrière, un certain radicalisme qui commence à nourrir la vie de la cité, avec l'apparition des mouvements politiques, la mise en place, par leurs aînés, à partir des années 1880, de toute une sociabilité clandestine. Des manifestations ouvrières secouent ainsi tout le début du XXe siècle. La jeunesse scolarisée s'identifie à cette cause de la classe ouvrière, qui fait pendant au combat de libération de la culture polonaise contre la politique de russification de l'école. Les jeunes scolarisés[41] sont ainsi attirés par les idées sociales, voire socialistes. Cette prégnance du socialisme s'observe même parmi les jeunes engagés politiquement à droite.

Un autre facteur marquant de cette période est une forte circulation des idées venant de l'étranger. Un exemple significatif à cet égard est le vaste écho qu'a «l'affaire Dreyfus».[42] L'intérêt manifesté pour la crise française et ses divers aspects moraux, politiques, idéologiques, comme le montrent les vives polémiques qu'on peut suivre dans la presse de l'époque, est bien significatif du bouillonnement intellectuel qui

39 Une telle réalité se dégage des nombreux témoignages de l'époque publiés par Nawroczynski (voir note 26).

40 Retraçant le destin des générations qui doivent affronter la russification à l'école, Stefan Zeromski donne à son roman un titre bien emblématique, celui de *Travaux de Sisyphe* (Syzyfowe prace). Ce roman de Zeromski est publié en 1897 à Lvov, qui se trouve alors en dehors des frontières de l'Empire tsariste. Son œuvre est traqué par la censure, des extraits en seront publiés plus tard en terres polonaises sous domination russe.

41 Notons que la scolarisation n'étant pas obligatoire dans l'Empire russe, l'analphabétisme touche une bonne partie de la population, notamment dans les campagnes, et que lutter pour la scolarisation en polonais des basses classes, c'est aussi lutter contre la russification.

42 Comme le montre Janina Kulczycka-Saloni, L'Affaire Dreyfus vue par les Polonais, in: Les Cahiers naturalistes 54 (1980), pp. 258–265.

marque cette période et témoigne d'une certaine façon des similitudes pouvant exister entre les préoccupations intellectuelles existant en Pologne et dans d'autres pays européens.[43] Ce qui influence le plus la conscience générationnelle de ces jeunes reste certainement leur fort sentiment de marginalisation professionnelle face aux jeunes de leur âge en Occident et notamment à leurs compatriotes de l'Empire austro-hongrois, où l'autonomie de la Galicie (à partir des années 1860–1873) leur permet de développer une vie politique et culturelle polonaise. S'ils se perçoivent à ce titre comme tout autant traumatisés que leurs aînés par la réalité politique oppressante, ce qui les singularise et les exclut d'avantage c'est qu'ils se sentent aussi marginalisés professionnellement, étant davantage victimes d'une conjoncture professionnelle défavorable. Alors qu'existe dans l'Europe de ce temps une grande liberté de déplacement, la Russie est, avec la Turquie, le seul pays qui la limite. Quand ils réussissent à contourner ces restrictions imposées, en recourant souvent à des méthodes illégales, les jeunes Polonais se voient confrontés, lors de leurs voyages à l'étranger, au grand décalage qui peut exister entre leur mode de vie, leurs droits, leurs libertés et ceux qu'ils rencontrent au-delà des frontières.[44]

C'est dans ce nouveau contexte qu'apparaît un clivage de génération. La préoccupation première de la jeunesse scolarisée est alors de résister au système répressif pour préserver et défendre la liberté d'expression, de pensée, d'action, afin d'accéder à une formation intellectuelle qui donnera des perspectives professionnelles. Quelles que soient les réponses que ces jeunes ont pu donner à ces questions, les positions idéologiques ou politiques (tant à droite qu'à gauche) qu'ils ont pu prendre, ce qui leur est commun c'est le rejet de tout compromis avec le système scolaire dominant, le désir de se fédérer pour préserver l'esprit communautaire. C'est en effet par cette problématique majeure que passe leur conscience politique. À la lumière de la reconstruction tardive de leur vécu dans les années 1930, il apparaît clairement que ces jeunes partagent le sentiment d'une singularité de leur génération par ce qu'ils considèrent comme étant une cause commune à défendre. «N'ayant pas d'appui dans la société de nos aînés qui, dans les conditions de l'oppression politique et de la répression de la polonité, ne pouvaient rien faire dans le contexte légal, note Witold Suchodolski, la jeunesse gymnasiale était condamnée à compter sur ses propres forces et sur le travail illégal.»[45] De fait, dépourvus des moyens extérieurs et légaux d'expressions, cette jeunesse est poussée à mener une vie conspirative.[46]

43 Cet intérêt pour les événements politiques d'Europe occidentale, et surtout de France, s'explique, d'après Janina Kulczycka-Saloni par «l'atrophie de la vie politique» dans les terres polonaises sous domination russe, qui engendre une sorte de regain «d'attention compensatoire» pour ce qui se passe dans les autres pays d'Europe (voir note 42), p. 265.

44 Wapinski (voir note 4), pp. 19–21.

45 Witold Suchodolski (voir note 34), p. 407.

46 Sur cet aspect, voir Nawroczynski (voir note 26), pp. 109–220. Sur l'histoire de l'instruction et

Cohésion générationnelle

La question importante qui demeure est celle de savoir quels sont les facteurs qui permettent de définir la spécificité de ce groupe et donnent sa cohérence à cette jeunesse non conformiste. Une telle interrogation porte usuellement sur les références intellectuelles, les maîtres à penser ou les «éveilleurs»,[47] et sur la cristallisation des lieux de sociabilité[48] spécifiques à ces jeunes.

L'une des caractéristiques propres au fonctionnement de cette jeunesse, son style de vie, c'est l'émergence de divers lieux de sociabilités clandestins, de ces «microsociétés»[49] qui sont des centres d'influence qui contribuent à la cohésion générationnelle de cette jeunesse. Une multitude d'organisations clandestines fonctionnent au sein de la jeunesse estudiantine. À côté des organisations à caractère politique comme Filarecja, PET, Spojnia ou encore ZET, proches des orientations des partis politiques, il existe l'organisation Aide fraternelle (Bratnia Pomoc, 1889–1905) dont l'objectif est le soutien moral et matériel des étudiants (bourses pour les moins aisés, aide aux étudiants emprisonnés ou chassés de l'université) ou la surveillance de la vie morale des étudiants. Elle réunit en son sein tous les courants politiques.

Une autre sociabilité propre à cette jeunesse, ce sont les cercles d'auto-instruction, de couleurs politiques différentes, mis en place dans la clandestinité par les écoliers et les étudiants eux-mêmes. Ils sont organisés à la base par classes scolaires et leurs lieux de rencontre sont les maisons particulières des élèves, puis ils se développent successivement en une organisation avec président et délégués de toutes les classes en une assemblée générale.[50] Ces cercles expriment la diversité de leurs tendances respectives. Y participent des jeunes gens venant les uns de milieux conservateurs, les autres de familles socialistes, d'autres encore de formations de la droite nationale. Ils réunissent également la jeunesse qui n'est pas engagée politiquement. Ces cercles d'auto-instruction, «lieux informels» d'éducation, prétendent défendre et soutenir le développement moral et intellectuel de ses membres. Au cœur de l'enseignement de

le travail éducatif clandestin à Varsovie, cf. Stefan Kieniewicz, Warszawa w latach 1795–1914, Varsovie 1976, pp. 261–268.

47 Sirinelli propose la définition suivante: «Le terme *éveilleur* paraît bien convenir pour caractériser des hommes qui, sans être forcément très connus du grand public ou sans avoir toujours acquis de leur vivant une réputation en rapport avec leur influence en profondeur, ont été, dans différents secteurs de la vie intellectuelle française, un levain pour les générations suivantes [...] peuvent être considérés comme *éveilleurs* ceux dont l'influence a dépassé la simple transmission d'une matière enseignée pour déboucher plus largement sur une influence intellectuelle, avec parfois des incidences politiques.» Jean-François Sirinelli, Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron, Paris 1995, p. 67.

48 Sur l'usage de cette notion cf. Sirinelli (voir note 16), pp. 103–104.

49 L'expression est de Sirinelli (voir note 9), p. 12.

50 Mieczyslaw Skrzetuski, Gimnazjum rosyjskie w Lublinie 1901–1905, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 461–478, ici p. 463. Jan Frankowski, Przebieg strajku szkolnego w gimnazjum w Siedlcach, in: Nawroczynski (voir note 26), p. 414.

ces cercles se trouvent l'histoire et la littérature polonaises, ainsi que les œuvres de penseurs européens, bannies du cursus universitaire. Avec le temps, l'on suit aussi une formation en sciences sociales et politiques, ou en sciences naturelles. En parallèle à la formation, il existe souvent une bibliothèque,[51] ou une revue gérée par le cercle, un moyen d'expression pour ses membres, lu en cachette, mais souvent au vu des parents, comme le note un élève.[52] Ces cercles sont organisés lors d'escapades en dehors de la ville (interdites par l'administration de l'école) «loin des murs de l'école empoisonnée par le venin de l'esprit russe», comme l'évoque un élève.[53]

La participation à ce système parallèle est formatrice sur plusieurs plans.[54] Les jeunes gens y développent un culte de l'amitié, un goût pour le travail collectif, l'esprit de solidarité. Ces rencontres de cercles sont «le plus beau moment de notre enfance», écrit Mieczyslaw Skrzetuski,[55] qui fréquente un gymnase à Lublin dans les années 1901–1905. C'est par ces différents cercles d'autoformation, et ce malgré le danger constant de dénonciation et de répression, que s'exprime l'esprit commun «de révolte», de non-compromis, face au système dominant.[56]

Ces cercles autonomes, illégaux, sont disséminés dans toute la Pologne russe et restent en contact grâce à leurs délégués, ce qui permet à ces collégiens, lycéens ou étudiants de se retrouver. Ils sont par ailleurs en lien avec d'autres associations de jeunesse, aussi bien de droite que de gauche. À travers leurs membres, un véritable réseau social se met en place dans la clandestinité et constitue la base sociale de leur future contestation.

De fait, c'est à travers ces lieux de sociabilité, que l'on peut aussi définir comme un «groupe concret»,[57] que les jeunes scolarisés construisent leur propre tendance idéologique fédératrice, leur propre système de pensée. C'est le sentiment d'appartenance générationnelle qui s'exprime. C'est en effet au sein des réunions de ces cercles, par le biais de contacts noués, que se crée une pensée partagée forgée en dépit de la variété des références, par des maîtres à penser communs.[58]

51 Cette bibliothèque se trouve dans les maisons particulières. Zygmunt Rzedowski, qui fréquente le gymnase pour garçons de Kielce, note que son cercle a une bibliothèque qui compte environ 400 volumes (livres, journaux, presse), avant la grève de 1905. Rzedowski (voir note 36), p. 397.

52 Skrzetuski (voir note 50), p. 463.

53 Skrzetuski (voir note 50), p. 462.

54 On organise des manifestations pour commémorer les événements patriotiques. La jeunesse gymnasiale et estudiantine met sur pied aussi des cours à la campagne et dans les villes pour les jeunes qui ne sont pas scolarisés.

55 Skrzetuski (voir note 50), p. 463.

56 Suchodolski note que la rivalité des organisations radical-nationalistes et socialistes parmi la jeunesse des cercles n'a pas porté atteinte aux relations d'amitié et à la solidarité existant entre les jeunes. Suchodolski (voir note 34), p. 406.

57 Sur ce point, il convient de préciser que, selon Mannheim, ce sont des «groupes concrets» qui jouent le rôle principal dans la naissance d'une génération. Mannheim (voir note 15), pp. 63–66, 84–99.

58 Suchodolski (voir note 34), p. 408.

Dans le corpus des références semblables, l'on compte tant des œuvres littéraires que des écrits philosophiques ou politiques. Il semble que c'est surtout la littérature du XIXe siècle qui façonne le climat intellectuel de ces jeunes gens.[59] L'on y trouve des noms tels que Sorel, Marx, Nietzsche et Rozanov, William James ou Henri Amiel. Parmi les auteurs polonais qui modèlent la conscience sociale de cette jeunesse l'on compte Orzeszkowa, Konopnicka, Strug ou Zeromski. Si la lecture de Balzac, Stendhal, Zola, Dickens ou Mark Twain reste un parcours obligé, ce sont en particulier les poètes romantiques polonais (Mickiewicz, Krasinski, Norwid) porteurs d'une éthique d'engagement, et les romanciers russes (Tolstoï et Dostoïevski en particulier) soulevant de grandes questions existentielles, qui restent prédominants chez nombre de leurs jeunes lecteurs.[60]

Le système de pensée de cette jeunesse, sa vision du monde, se structure à la jonction du courant positiviste et du néoromantisme. Or, bien qu'héritière de la tradition positiviste polonaise, qui prône la réalisation pratique d'objectifs sociaux et éducatifs, cette jeunesse s'identifie davantage à la littérature de la *Jeune Pologne*. Ses représentants, qui reprennent l'idée de justice politique, sociale et nationale, soulèvent fortement la question de l'indépendance nationale, idée qui répond au mieux au vécu et aux désirs de cette jeunesse. Les références communes par lesquelles est unie la jeunesse polonaise scolarisée sont des personnalités telles que Wyspianski, chez qui l'on retrouve l'enthousiasme et la nécessité de la lutte pour éveiller la nation, Brzozowski ou Zeromski. Ces écrivains et ces penseurs engagés sont des porte-paroles de l'inquiétude de ces jeunes, de leurs aspirations: leur évolution personnelle et leurs idées ont un impact décisif sur de nombreuses trajectoires.[61]

L'événement qui a un impact fort sur la cristallisation de la conscience de cette jeunesse et sur la formation du futur front commun en faveur de l'école polonaise est l'action menée par des écoliers polonais de quelques écoles de Posnanie (faisant partie de l'Empire allemand), dans les années 1901–1904, contre l'enseignement de

59 Cywinski (voir note 26), p. 323. Cf. les mémoires: Iwaszkiewicz Anna, Dzienniki, Varsovie 1993; Aleksander Hertz, Wyznania starego czlowieka, Varsovie 1991; Jozef Czapski, «Autour de Stanislaw Brzozowski» (1963), in: Tumulte et spectres, traduit du polonais par Thérèse Douchy, Montricher 1991, pp. 252–267; Jozef Czapski, «Montagnes Russes» (1951), in: Tumulte et spectres, pp. 196–204, aussi «À propos d'un choix de textes de Vassily Rozanow» (1957), Tumulte et spectres, pp. 205–213, Maria Czapska, Une famille d'Europe centrale, Paris, 1972; Konrad Gorski, Pamietniki, Torun 1995.

60 Les frères Karamazov, *Les Possédés*, représentent ainsi pour Aleksander Hertz des jalons essentiels dans sa quête esthétique, dans la formation de son attitude intellectuelle. Hertz (voir note 59), p. 346. Telle est aussi l'expérience de Jozef Czapski qui avoue que l'influence de Dostoïevski et de Tolstoï, qui furent ses «premières grandes émotions littéraires», «allait bien au-delà de la littérature». Cf. *L'Autre Rive* et souvenirs personnels (1961), in: Tumulte et spectres (voir note 59), pp. 228–229.

61 Cezary Rowinski, Stanislawa Brzozowskiego «Legenda Mlodej Polski» na tle epoki, Wroclaw 1975; Rafal M. Blüth, Stanislaw Brzozowski jako wychowawca, in: Verbum 1 (1938), pp. 118–140.

la religion en allemand.[62] Car, si depuis 1873, la langue polonaise a été éliminée de l'enseignement dans les terres polonaises sous domination prussienne, l'enseignement de la religion en polonais a été maintenu. La décision d'éliminer le polonais de l'enseignement de la religion provoque la protestation spontanée des écoliers de l'école populaire de Września en mai 1901.[63] L'écho de la grève de Września, de la brutalité exercée contre des enfants, des sentences du procès enflamme les débats dans les terres polonaises et a un vaste impact international, entraînant l'intervention de plusieurs personnalités et même une prise de position du Saint-Siège. Dans l'immédiat, il donne l'exemple aux élèves de plusieurs écoles en terres russes qui, dans les années 1902–1903, se mettent en grève pour l'enseignement de la religion en langue polonaise. Soutenus dans ces démarches par les milieux politiques, leur demande est entendue et, en 1903, un décret du tsar décrète l'enseignement de la religion en polonais dans les écoles du Royaume de Pologne. Au cours de cette première protestation s'opère cette première politisation de la jeunesse qui aboutit à une cristallisation de l'idée de radicalisation de leur action en commun.

Temps de révolte

Le mouvement de contestation débute à Varsovie parmi les étudiants de l'Université. La jeunesse est alors organisée en plusieurs associations, pour la plupart nettement orientées à gauche. C'est l'Association de la Jeunesse socialiste qui prend les rênes du mouvement à ses débuts. Les étudiants de Polytechnique suivent. En parallèle, les élèves de l'École Réelle, qui est une sorte d'école professionnelle,[64] se mettent en grève et sortent dans la rue.[65] De manière spontanée, en solidarité avec les élèves de l'École Réelle, la grève gagne bientôt toutes les écoles de Varsovie. Les élèves quittent les cours et descendent dans la rue.[66] Il est à noter qu'à Varsovie, il existe à cette époque quinze écoles secondaires, dont sept gymnases et deux pro-gymnases, l'École Réelle pour les garçons, quatre gymnases et un pro-gymnase pour les filles, de nombreuses écoles privées sans droits, ainsi que cinq collèges aux droits reconnus

62 Artur Kijas, Echa Strajku w Krolestwie Polskim i Rosji, in: Sierpowski Stanislaw (éd.), Strajk Dzieci Wrzesinskich z perspektywy wieku, Poznan-Wrzesnia 2001, pp. 105–122.

63 À la suite de la brutalité de la répression exercée par les enseignants et les policiers contre ces enfants (qui sont battus, intimidés), les parents manifestent. Un procès est alors intenté contre les participants à la grève et contre leurs parents. De nombreuses personnes sont condamnées à 20 ans de prison.

64 Elle offre une formation générale, fondée sur les mathématiques et les sciences naturelles, qui constituent une bonne préparation aux études techniques. Elle est réputée pour son esprit scientiste et positiviste.

65 Kazimierz Konarski, Warszawska Szkola Realna, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 293–325.

66 Voir par exemple Boleslaw Lutomski, Rok 1905 (tlo historyczno-polityczne), in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 99–107.

par l'administration.[67] Les cercles d'autoformation se trouvent à la base de l'action de contestation. Au sein de chaque école, les élèves constituent un comité de grève, suivant l'exemple des comités ouvriers. Chaque comité envoie ses représentants au Cercle des délégués, qui joue un rôle centralisateur et unificateur entre les différentes écoles.[68]

Pour fédérer et organiser l'action, le Cercle des délégués prépare et publie, au début de février, la déclaration qui constitue la base de l'action commune: la «Déclaration de la jeunesse des écoles de Varsovie».[69] Les émissaires des écoliers varsoviens se rendent dans d'autres villes de la Pologne russe pour y mobiliser leurs camarades. Ce mouvement, qui est spontané, touche ainsi toutes les écoles secondaires, la plupart des écoles commerciales et professionnelles,[70] ainsi que de nombreuses écoles élémentaires, même à la campagne. Un journaliste note qu'au cours du mois de février 25 000 élèves et étudiants sont en grève.[71] Dans chaque école, les élèves élaborent leurs propres pétitions où ils réclament l'école en polonais.[72] Ces pétitions rejoignent sur plusieurs points la Déclaration varsovienne.

Cet élan de contestation et de solidarité est-il cette «expression de soi», pour reprendre les mots d'Alain Touraine,[73] qui révèle en cette jeunesse un nouvel acteur social ayant conscience de ses intérêts et de ses buts? Selon Touraine, en effet, «l'identité de l'acteur» du mouvement social ne se définit que lors du «conflit réel avec l'adversaire» et par la «reconnaissance de l'enjeu de la lutte».[74] En mettant l'accent sur les contenus idéologiques, les dimensions de solidarité, d'hostilité à l'adversaire dans l'étude du mouvement social, cette grille de lecture permet de voir dans quelle mesure l'*agir ensemble* de cette jeunesse définit son identité en tant que génération distincte. En d'autres termes, la révolte scolaire de 1905 constituerait un événement fondateur permettant la cristallisation d'un groupe plus ou moins homogène. Restent à clarifier deux questions: celle de la reconnaissance interne que les acteurs de cette révolte portent sur eux-mêmes (et qui s'exprime par la désignation de l'adversaire et

67 Selon Szulkin (voir note 3), p. 57.

68 Zygmunt Rothaub, Kolo Delegatow (1905), in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 283–290; Szabat (voir note 1), pp. 28–50.

69 Texte de la Déclaration citée par Szulkin (voir note 3), pp. 60–61.

70 En l'année scolaire 1904–1905, selon les données statistiques de l'époque, il y a, dans le Royaume de Pologne, 66 écoles secondaires, que fréquentent 22 421 élèves (alors que la population s'élève à plus de 11 millions d'habitants). Il existe également 24 écoles secondaires fondées en tant qu'écoles commerciales, fréquentées par 7000 élèves. Szulkin (voir note 3), p. 57.

71 Petrozolin-Skowronska (voir note 1), p. 17.

72 A cet égard, voir les témoignages de femmes: Marta Rzewuska-Frankowska, IV Gimnazjum zenskie w Warszawie, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 351–353; Delegatki, Gimnazjum zenskie w Kielcach, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 401–404. Nowacki souligne l'importance de l'engagement des femmes dans cette grève (voir note 1), pp. 61–71.

73 Alain Touraine, Production de la société, Paris 1973, p. 362.

74 Touraine (voir note 73), p. 362.

par l'identification de l'enjeu de leur combat), et celle du regard des contemporains sur les élèves révoltés (afin de savoir si ceux-ci sont vus comme un ensemble par les autres secteurs de la société).

S'opposer à qui et pourquoi?

L'appel des étudiants de la jeunesse socialiste, préparé à Varsovie à la veille de la grève exprime bien les objectifs qui poussent ces étudiants, ces élèves de différentes écoles, à s'unir pour entrer en contestation: «Camarades. Nous sommes à un moment crucial. Voici que le bastion de toute puissance, qui étouffe la société, s'écroule sous la force du peuple. À Pétersbourg, puis à Varsovie. C'est la révolution! [...] Nous aussi, la jeunesse écolière, nous devons défendre nos droits. Actuellement l'école ne nous donne rien. Cette école est destinée à transformer la jeunesse en futurs fonctionnaires, en automates serviles et dociles au pouvoir. Nos pédagogues poursuivent la russification. Ce système policier déforme et dépravе nos intellects. Ce n'est qu'en changeant le système scolaire que l'on pourra sortir de cette atmosphère étouffante qui limite le libre développement de nos esprits. La voix de la contestation bouillonne dans nos âmes. Permettons-lui de sortir. Soyez vaillants, camarades. Soyez courageux. Conscients de nos besoins scolaires et manifestant de manière solidaire: À bas la russification! À bas les séparations de classes, de convictions religieuses. À bas le système policier! Que naisse l'enseignement général pour tous!»[75]

Cet appel à la révolte est à la source des revendications qui seront plus tard reprises dans la *Déclaration* commune. Il n'en demeure pas moins qu'en prenant la révolte comme base d'une action collective, la jeunesse se situe dans la continuité de la mémoire des autres contestations, celles de leurs pères, dont l'héritage bien qu'étouffé, perdure dans la conscience collective.

Mémoire de la révolte – un trait d'identification?

Le rapport à la mémoire collective des acteurs du mouvement social, constitue un élément identitaire important. La mémoire des révoltes pour la liberté nationale, de 1830 et 1863, et des révolutions de 1848, est un élément significatif du paradigme national polonais, qui oblige les divers groupes sociaux à se définir. La jeunesse polonaise née dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, même si elle n'a pas connu d'événement comparable, n'a cependant pas été protégée de leurs conséquences et a vécu ces grands combats insurrectionnels par procuration. La mémoire de l'Insurrection de Janvier, dont la défaite reste une sorte de traumatisme national, persiste dans les œuvres littéraires et artistiques. Une éducation parallèle, forgée au sein du giron familial, dans le culte et l'hommage rendus aux «héros des insurrections nationales» conduit souvent les jeunes à sacraliser les aînés, combattants «pour l'indépendance

75 Texte cité d'après Petrazolin-Skowronska (voir note 1), pp. 8–9.

du pays». Toutefois, cet idéal insurrectionnel reste refoulé dans l'ordre d'une attitude éthique. Le traumatisme de la défaite, l'influence du positivisme, des idées de progrès, ont peu à peu donné au terme de l'engagement patriotique un autre sens. Jusqu'alors compris comme une attitude active (conspiration, participation aux insurrections nationales, opposition agissante face à la politique des puissances spoliatrices), ce nouvel engagement se concrétise, après 1864, en un programme d'activités défini dans l'historiographie polonaise sous le terme de «travail organique»,[76] conçu comme une forme unique d'activité légale ayant pour objectif de promouvoir le développement de la culture polonaise (en préservant la langue et la tradition nationales) et de reconstruire l'économie. Le programme vise aussi à rétablir une cohésion nationale, en favorisant la solidarité sociale, la lutte contre l'arriération et l'analphabétisme.
Cette mémoire insurrectionnelle est revivifiée sous l'impact du mouvement socialiste qui fait renaître la tradition romantique de la révolte. De fait, ces jeunes gens, qui vivent par procuration l'idéal de leurs aînés, grandissent dans une nouvelle configuration qui fait émerger le mouvement socialiste en terres polonaises à la fin des années 1880.[77] Les révoltes ouvrières qui éclatent à Varsovie en janvier 1905 donnent un sens à leur engagement. Fascinés par la solidarité ouvrière, ces jeunes ne veulent alors plus rester passifs et cherchent à situer leur action dans la continuité des révoltes dirigées contre le pouvoir tsariste. Entre les lignes, l'appel évoque même la mémoire des révolutionnaires russes de 1825 à travers le slogan décabriste «pour notre liberté et la vôtre», qui continue à faire florès dans les mouvements révolutionnaires polonais.

Nommer l'adversaire

Venant de rivages idéologiques et sociaux différents, de gauche aussi bien que de droite, croyants ou non, tous s'unissent face à l'adversaire désigné: l'administration tsariste, la direction des écoles, les enseignants russes, tous ennemis de la liberté. Eux prônent l'éthique universelle contre le système policier qui déprave; ils plaident la solidarité contre la volonté de puissance administrative qui divise, évoquent la mystique révolutionnaire contre l'ordre établi, l'égalité des droits contre les privilèges. Pour étayer cette thèse, il faut revenir à la Déclaration qui est présentée aux directeurs dans toutes les écoles.
Il reste que, pour ces jeunes, le but n'est pas de renverser le régime, mais de sortir d'un cadre scolaire considéré comme oppressif et de suivre une formation, telle qu'elle existe dans d'autres pays européens, d'avoir des conditions d'enseignement

76 Daniel Olszewski, Oppression accrue et profondes mutations sociales, in: Jerzy Kłoczowski (éd.), Histoire religieuse de la Pologne, Paris 1987, pp. 393–428, ici p. 409.

77 Le socialisme en Pologne a comme particularité d'être enraciné dans la conviction qu'il constitue le seul chemin possible vers l'indépendance, car, sans indépendance étatique, le socialisme ne peut être réalisé, d'où aussi l'importance d'entraîner avec soi dans la lutte nationale de larges pans de la société, cf. Hertz (voir note 59), pp. 65–68.

semblables à celles des jeunes de leur âge ailleurs.[78] De fait, ils donnent à leur revendication centrale, l'école avec le polonais pour langue d'enseignement et d'administration, une importance telle qu'ils la situent parmi les valeurs universelles. «Chaque nation a le droit de posséder l'école qui répond à ses besoins nationaux, culturels et moraux», note-t-on dans le préambule.[79]

Conscients du caractère archaïque du contenu et de la forme des cours, du mode de recrutement du corps professoral, et considérant que ce moule éducatif donne naissance à des attitudes profondément asociales, les manifestants veulent redresser le niveau de l'enseignement en le faisant contrôler par la société, à savoir des comités constitués de parents et d'élèves qui éliraient les responsables des écoles et contrôleraient les activités des enseignants. Ils réclament la suppression du système policier à l'école, ce qui passe notamment par l'élimination de la fonction d'inspecteur scolaire et de tout ce qui est lié à sa fonction (surveillance, système d'espionnage, révision). Mais leur revendication est tout autant dominée par la conscience citoyenne, ce qui montre bien le système de valeurs de ces jeunes gens qui s'éveillent à la pensée politique et dont le mouvement de contestation devient un catalyseur. Les élèves révoltés aspirent au redressement moral de la jeunesse et à la reconnaissance des libertés individuelles: liberté de conviction, de croyance, tolérance. Ils réclament le droit de fonder des écoles nationales pour les autres nationalités et ils prônent la démocratisation de l'école: l'accès à l'école des enfants de l'ensemble de la population du pays, l'élimination de toutes les inégalités et, en tout premier lieu, l'abolition du *numerus clausus* d'accès à l'école en fonction de critères nationaux, religieux ou sociaux, tant pour les élèves que pour les enseignants. Ils veulent aussi éliminer les différences entre les deux sexes et donner le droit à la jeunesse féminine d'accéder à l'université (ce qui est interdit dans l'empire tsariste). Enfin, ils réclament le droit d'association pour la jeunesse et l'enseignement obligatoire et gratuit au niveau élémentaire.

Le programme revendiqué, qui se situe sur plusieurs champs (culture, liberté nationale, liberté individuelle, démocratisation de la vie publique, dont l'un des moyens doit être l'école), révèle aussi le fait que cette contestation de la jeunesse se situe dans un champ historique précis, celui des révoltes ouvrières, qui mettent en parallèle la question sociale et le problème national, ainsi que dans un processus de continuité d'une revendication pour la liberté culturelle, dont la langue devient l'un des derniers vestiges à défendre.[80] Toujours est-il que la jeunesse ne cherche pas à transformer

78 À cet égard, voir les nombreux témoignages recueillis dans Nawroczynski (voir note 26).

79 Texte cité d'après Petrazolin-Skowronska (voir note 1), pp. 8–9, ici p. 9.

80 L'importance accordée à la langue comme symbole national polonais est une réaction contre les actions de germanisation et de russification poursuivies tout au long du XIXe siècle et l'une des raisons de l'émergence du patriotisme linguistique. Pour l'importance de la langue incarnant la culture polonaise, voir Jerzy Bartminski, La langue polonaise comme symbole d'identité nationale, in: Chantal Delsol, Michel Maslowski, Joanna Nowicki (éd.), Mythes et symboles politiques en Europe centrale, PUF 2002, pp. 519–536.

le système politique à court terme, ni non plus à changer l'institution en profondeur, parce qu'elle n'en a pas les moyens ni la force, mais elle aspire, à travers ses revendications, à obtenir des victoires partielles, concrètes.

Un groupe social autonome

La protestation de 1905 est la première intervention de la jeunesse en tant que groupe social autonome dans l'histoire de la Pologne. Car si, dans d'autres mouvements de contestation, des jeunes sont bien intervenus, ce n'était pas en tant que tels, mais en fonction de leurs convictions politiques, de leurs milieux sociaux. En 1905, il s'agit d'un groupe de jeunes gens qui se distingue par son âge, est doté d'une culture commune et de la capacité de s'organiser, en s'appuyant sur les cercles d'élèves et d'étudiants qui les fédèrent. Quant au profil social de ce mouvement, s'il est dominé par des urbains, aussi bien varsoviens qu'originaires de villes moyennes et même de bourgs ruraux, il compte aussi des élèves issus des campagnes, qui suivent leur scolarité en ville.[81] Les écoles secondaires sont surtout fréquentées par les enfants des milieux aisés. De fait, les écoliers sont majoritairement issus de l'intelligentsia, des milieux de propriétaires terriens, de la bourgeoisie. L'on compte également parmi eux des élèves de prégymnase et d'écoles élémentaires issus des milieux paysans ou prolétaires. Ces jeunes gens sont pour la plupart engagés politiquement, liés aux cercles d'autoformation, de toutes couleurs politiques. Si l'on tient compte de ces éléments, et même si ce conflit d'ordre politique s'inscrit dans la continuité des revendications d'une société sous domination étrangère, les acteurs du mouvement ne sont pas ici définissables en termes de classe, mais en termes générationnels.

Soutiens

La contestation de la jeunesse, dont une partie peut être considérée comme étant encore des enfants, est accueillie de manière mitigée par ses aînés, pris pour la plupart au dépourvu par cette protestation.[82] Certes, il n'y a pas de désaccord sur le fond des revendications – défense de la culture et de la langue polonaises et besoin de réforme scolaire – car tous les groupes de la société y adhérent et sont critiques quant au fonctionnement du système éducatif tsariste. Tous reconnaissent la nécessité de maintenir la culture polonaise par la défense de la langue, qui joue un rôle culturel primordial. Toutefois, ce qui les distingue, c'est le choix du mode d'action (la manière de réaliser ce programme et les revendications spécifiques liées à la démocratisation de l'école). Cette attitude différencie les jeunes gens de leurs aînés

81 Voir en particulier le témoignage de Tomasz Klepa, Szkola Realna w Sosnowcu, in: Nawroczynski (voir note 26), pp. 381–390, ou de Teodor Botner et Mieczyslaw Michalski, Strajk szkolny w Kaliszu, in: Nawroczynski (voir note 2), pp. 391–398; sur la région de Kielce en particulier, voir Szabat (voir note 1); Stefan Bonarowicz, Strajk mlodziezy szkolnej, Cracovie 1905.

82 Wapinski (voir note 4), p. 147.

(parents, enseignants, militants éducatifs et hommes politiques). Certains d'entre eux rejettent le mouvement; d'autres font preuve d'un soutien modéré; d'autres encore s'identifient à la jeunesse, la reconnaissent en tant qu'acteur dont il faut tenir compte. Dès son déclenchement, la contestation des jeunes laisse perplexe une grande partie de la presse varsovienne[83] et des milieux politiques, hostile à l'égard de la grève, vue comme initiative irresponsable et dangereuse.[84] Cependant, aucune démarche antigrève n'est mise en œuvre contre ce qui apparaît comme une action spontanée. «On craignait de réagir [...] contre les enfants», écrit un contemporain.[85] Toutefois les attitudes divergent et font réapparaitre un clivage de génération.

Le mouvement contestataire pour l'école intervient dans le contexte d'une révolution sociale et la jeunesse adopte des modèles copiés sur les grèves ouvrières, les manifestations, les boycotts, qui provoquent quelques violences. De fait, la révolte des jeunes est ressentie et jugée sévèrement, en particulier dans les milieux conservateurs, milieux les plus touchés économiquement par la révolte ouvrière, ainsi que dans les cercles politiques, qui s'alignent sur la politique loyaliste à l'égard de la Russie tsariste.[86] Pour ces milieux, il s'agit en premier lieu d'une révolte contre l'ordre établi, elle n'est donc pas légitime et s'inscrit dans une utopie révolutionnaire qui ne va pas dans le sens des besoins de la société: l'action des jeunes est jugée par eux comme irresponsable.[87] L'on craint les débordements de violence, la dépravation morale des enfants en «chômage scolaire»,[88] mais l'on considère aussi que le boycott de l'école touche plus les élèves venant des milieux moins aisés, ce qui pourrait engendrer une certaine rupture au sein de la jeunesse.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, les générations antérieures ont été élevées à l'ombre de la défaite insurrectionnelle, des répressions constantes, dans l'idée que le sentiment de révolte doit être refoulé, pour éviter la répression, les destructions, les déportations et, par là, l'annihilation des élites sociales. Pour ces milieux, qui veulent préserver le statu quo, la défense de la culture, de la langue, doit se faire par des pétitions, des négociations et non par de la contestation, *a fortiori* violente. Leur attitude de rejet vient aussi de la conscience qu'ils ont des conséquences d'un

83 Zenon Kmiecik, Prasa polska w rewolucji 1905–1907, Varsovie 1980.

84 Voir en particulier: Roman Dmowski, Szkola i Spoleczenstwo, Cracovie 1905, pp. 42–43.

85 Stanislaw Dzikowski, Rok wojny w Warszawie. Notatki, Cracovie 1916, p. 14.

86 À cet égard, voir Wapinski (voir note 4), pp. 147–148.

87 L'archevêque de Varsovie, Wincenty Chosciak-Popiel adresse, en juillet 1905, une lettre pastorale «Aux parents polonais», où il appelle la jeunesse à reprendre l'enseignement. Mais il faut noter qu'en même temps, dans la lettre qu'il envoie au tsar Nicolas, il écrit que la seule solution pour résoudre la situation c'est la polonisation des écoles du Royaume de Pologne.

88 C'est sous le titre «Chômage scolaire» (Bezrobocie szkolne) que l'historien Szymon Askenazy publie son article en 1905 dans les colonnes de la *Biblioteka warszawska*, où il critique ce mouvement contestataire.

mouvement révolutionnaire; ils rejettent donc les violences, les débordements, mais aussi la répression en tant que conséquence de la révolte.
Parmi les aînés liés à la gauche, si certains offrent un soutien modéré, plusieurs, notamment parmi ceux issus de la gauche radicale, associent la grève de la jeunesse, en grand majorité venant de l'intelligentsia ou des milieux aisés, au mouvement bourgeois. D'autres cependant, issus de milieux socialistes-progressistes, engagés dans le mouvement d'éducation clandestine, s'identifient à la jeunesse, la voient comme étant porteuse de valeurs, celles de l'engagement, du courage, qui font rupture avec le défaitisme ambiant, et ils exigent un soutien de la société.[89] Le soutien exprimé n'exclut cependant pas la crainte de l'escalade de la violence à la suite du boycott, qui entraîne des violences dirigées notamment contre les élèves qui fréquentent l'école ou contre les bâtiments, comme par exemple en brisant les vitres des établissements scolaires.
Les jeunes grévistes trouvent un soutien parmi les enseignants, militants sociaux et pédagogiques, regroupés au sein du Cercle des éducateurs.[90] Ce groupe informel, qui s'est mis en place spontanément, dans la clandestinité, en 1904, a comme but premier d'entraver la russification des écoles privées. Pendant la grève des écoliers, le Cercle des éducateurs joue un rôle important en organisant des manifestations et en appelant à soutenir la jeunesse en grève, en se faisant son porte-parole auprès de parents désorientés et souvent menacés par l'administration tsariste. Or, si les opinions dans la société polonaise sont divergentes, les parents d'élèves, eux aussi, sont tout aussi désemparés et partagés entre le soutien à leurs enfants, leurs convictions politiques et la pression subie de la part des autorités scolaires.[91] Il en est de même pour les enseignants: ceux d'origine russe rejettent et condamnent le mouvement et se rallient à l'autorité des écoles; par contre, certains de ceux d'origine polonaise soutiennent la cause des grévistes, risquant même de perdre leur poste.
Le boycott de l'école d'État se poursuit tout au long de l'année 1905, et dans certains cas dure encore jusqu'aux années 1910–1911. L'action et le soutien du Cercle des éducateurs est important. Il s'agit alors, comme le note Radlinska, pédagogue militante qui est l'une des figures centrales de ce mouvement, d'«amoindrir les effets négatifs de la grève et du boycott de l'école». Mettant en place un enseignement clandestin au sein des pensions et des maisons privées, ce milieu permet à certains élèves de poursuivre leur scolarité, tout en continuant le boycott. «Le pays est couvert par le réseau d'enseignement clandestin, il n'y a pas une maison où ne se réunissent les petits

89 À cet égard, voir l'analyse d'une contemporaine, issue du milieu progressiste: Iza Moszczenska (M. Bell), Sprawa szkolna w Krolestwie Polskim 1905–1910, Lvov 1911.
90 Bogdan Nawroczynski (éd.), Nasza walka o szkole polska 1901–1917, tome II, Varsovie 1934, pp. 76–114; Helena Radlinska, Z dziejow pracy spolecznej i oswiatowej, Wroclaw, Varsovie, Cracovie 1964, pp. 258–288.
91 Nowacki (voir note 1), pp. 55–57.

groupes de la jeunesse, des plus jeunes aux plus âgés», raconte un contemporain.[92] En outre, ce Cercle organise aussi un fonds de soutien financier pour les enseignants persécutés, tout en œuvrant pour la préparation des programmes d'organisation de l'enseignement privé.

Wapinski observe que l'accueil favorable à la grève touche les milieux politiques qui prônent dans leur programme l'indépendance des terres polonaises de l'empire russe, alors que l'attitude critique face à cette jeunesse apparaît dans les cercles qui considèrent toute action insurrectionnelle antirusse comme négative.[93] C'est l'attitude notamment des nationaux-démocrates. Dmowski craint que l'idée insurrectionnelle ne contrevienne à la nécessité de renforcer l'union des forces nationales et observe l'existence d'un clivage générationnel au sein des milieux de la droite nationaliste entre les jeunes et leurs ainés.

Quant aux milieux de gauche d'orientation indépendantiste – qui prônent une lutte active antirusse – ils pensent que l'abandon du boycott de l'école, qui pourrait amener à l'épuisement des tensions émotionnelles parmi la jeunesse, est négatif, et est même considéré comme une traîtrise à l'égard de la cause nationale.[94]

Quel est le résultat concret de cette grève? Dans l'immédiat, les gains ne sont que partiels. Le gouvernement n'accepte qu'en partie les revendications: enseignement de la langue et de la littérature polonaises, qui peuvent désormais être enseignées en polonais dans les écoles d'État, et abolition de l'interdiction de parler polonais lors de la récréation. En 1906, le pouvoir tsariste abroge la loi selon laquelle les écoles publiques n'acceptent que 10 % d'élèves d'origine juive. Ces derniers peuvent désormais s'inscrire sans être limités par un *numerus clausus*. Mais la victoire la plus importante reste certainement celle obtenue au niveau des écoles privées, qui peuvent désormais avoir le polonais comme langue d'enseignement. En outre, l'on note une renaissance de la vie associative (ouvertement ou de manière semi-clandestine) dans la mise en place des initiatives privées d'enseignement à la campagne et dans les faubourgs.

92 Notes de Jozef Grodecki in: Walka o szkole polska – w 25 lecie strajku szkolnego, Varsovie 1930, p. 126.

93 Wapinski (voir note 4), p. 153.

94 Iza Moszczenska, qui appartient à la mouvance progressiste, souligne l'importance des tensions émotionnelles, qui éveillent l'espoir d'une victoire et peut soutenir la volonté d'une lutte active. Moszczenska (voir note 89, p. 4).

La «Génération 1905» – les héritiers de la contestation

La thèse soutenue par Michel Winock sur le phénomène générationnel montre en quoi il faut un certain temps après la survenue d'un événement qui a marqué une génération pour qu'elle puisse s'exprimer à son sujet.[95] De fait, l'on peut s'interroger sur ce que la contestation de 1905 a laissé ou a imprimé dans l'esprit de ses acteurs. S'il s'agit d'un moment privilégié de manifestation générationnelle, en quoi reflète-t-il leur communauté d'esprit qui émerge à ce moment-là? Comment le sentiment d'appartenance générationnelle s'exprime-t-il alors dans leurs futurs itinéraires d'acteurs de cette contestation? Comment cet événement est-il vu dans la «mémoire collective», cette reconstruction du passé, à travers laquelle, selon Halbwachs, un groupe construit son identité.[96] Dans cette perspective, Claudine Attias-Donfut fait observer «qu'une génération» est «créée davantage» par «l'élaboration d'une mémoire collective» concernant un événement unique que par l'événement lui-même.[97]

Il ne fait aucun doute que cette génération devient dépositaire d'une mémoire commune de la contestation vécue. La première image qui surgit lorsque l'on évoque la grève scolaire de 1905, c'est celle de jeunes gens qui manifestent en faveur de l'enseignement en polonais, revendiquent une école démocratique, trouvent en cela un sens à leur existence et, ayant mis leur vie, leur avenir, dans la balance, subissent les conséquences de leur engagement. Telle est l'image qui se dégage de toute une palette de souvenirs et d'essais de contemporains. Voyant cette contestation comme un événement unique dans leur parcours, les témoins de cet événement participent ensuite à l'élaboration de sa «mémoire collective», qui identifie la lutte pour l'école polonaise à un mouvement collectif de la jeunesse polonaise. L'on observe cette volonté d'auto-identification dans l'immédiat après-guerre, dans les consignes données par le groupe qui entretient cette mémoire. Un comité de célébration des 25 ans de la contestation publie ainsi dans les années 1932–1934 deux volumes de souvenirs, témoignages, documents, sous le titre emblématique *Notre lutte pour l'école*.[98] L'objectif de cette édition, dirigée par Bogdan Nawroczynski, l'un des instigateurs de la grève à l'Université de Varsovie en 1905, est de présenter les mouvements contestataires de la jeunesse polonaise sous dominations russe et prussienne dans la longue durée des années 1901–1917. Et la contestation de 1905, que Nawroczynski

95 Winock (voir note 18), p. 18.

96 Maurice Halbwachs souligne la multiplicité des mémoires collectives dans la société, observant que chaque groupe «prend conscience de lui en se souvenant et s'isole des autres», retenant du passé ce qui est capable de vivre dans la conscience du groupe qui l'entretient. Maurice Halbwachs, La Mémoire collective, Paris 1968 (1re édition 1950), p. 78.

97 Attias-Donfut (voir note 15), p. 181.

98 Bogdan Nawroczynski, Nasza walka o szkole polska. 1901–1917, vol. I–II, Varsovie, Lvov 1932–1934 (déjà cité note 26 et 90)

définit comme une «révolution scolaire»,[99] est ainsi intégrée à ce mouvement. À travers cette mémorisation des vécus communs, l'on cherche à établir la révolte scolaire de 1905 comme étant un événement unique et fondamental dans le parcours et dans le vécu de toute une génération.

Il ne fait aucun doute que, si la contestation de 1905 cristallise cette lutte commune de la jeunesse pour l'école polonaise,[100] sa conscience générationnelle se forme aussi dans la suite de son parcours. La révolte scolaire engendre des réactions violentes de la part du pouvoir tsariste: mesures répressives à l'égard de cette jeunesse contestataire, exclusion des écoles, fermeture de l'université, représailles à l'égard des parents. De fait, la participation à l'événement 1905 a un impact sur le parcours ultérieur de ses acteurs. Leurs souvenirs soulignent le bouleversement qu'ils vivent à la suite des événements de 1905. Le philosophe Wladyslaw Tatarkiewicz, qui les a vécus de près, en tant qu'étudiant à Varsovie, évoque la vie difficile des nombreux élèves et étudiants exclus des établissements scolaires et qui, pour plusieurs d'entre eux, ont même dû renoncer aux études.[101]

Plusieurs jeunes exclus des écoles publiques peuvent poursuivre leur formation dans des écoles privées polonaises. Cependant, ces collèges privés n'ont plus le droit de décerner le diplôme de maturité. La préparation pour la maturité se fait donc dans la clandestinité. Les certificats des collèges privés polonais n'étant pas reconnus par les universités russes, les jeunes diplômés sont contraints d'aller poursuivre leur formation à l'étranger, notamment dans les universités françaises ou suisses. Mais il s'agit de jeunes bénéficiant d'une situation financière aisée, ou qui perçoivent des bourses privées. Quant à la jeunesse universitaire, après la fermeture de l'Université de Varsovie en 1905, elle doit poursuivre ses études à l'étranger, à l'instar de Tatarkiewicz. Les étudiants en droit ou en médecine n'ont d'autre choix que d'aller étudier en Russie, seul moyen pour eux d'exercer par la suite leur profession en Pologne russe. Parmi ceux qui partent en Occident, beaucoup se rendent en Suisse, en France ou en Allemagne. Wladyslaw Tatarkiewicz lui-même étudie les sciences naturelles à Zurich, puis la philosophie à Berlin, Marbourg et Paris.[102] Cependant, l'avenir pour ces jeunes revenant d'Occident reste plein d'incertitudes. Ce manque d'espoir pour la suite de leur carrière est identifié par Tatarkiewicz comme un trait propre à sa génération, une génération tiraillée entre l'épanouissement professionnel et la conscience de devoir revenir au pays: «Nous n'avions pas l'intention de demeurer en Occident et de mener un travail scientifique là-bas; rares étaient ceux parmi nous

99 Nawroczynski (voir note 26), p. 1.

100 Stefan Kieniewicz souligne le fait que c'est pendant les années 1905–1907 que l'école devient, comme jamais dans le passé, une scène de la lutte politique, cf. Kieniewicz (voir note 46), p. 265.

101 Wladyslaw Tatarkiewicz, Moje pokolenie, in: Znak 193–194 (1970), pp. 942–945, ici p. 943.

102 Sur son parcour Wladyslaw Tatarkiewicz, Zapiski do autobiografii, in: Uczeni polscy o sobie, tome I, Varsovie 1988, pp. 25–103.

qui pensaient rester à l'étranger. Mais qu'est-ce qui nous attendait à notre retour au pays? Certainement pas un poste scientifique. Sous la domination russe, les écoles supérieures n'existaient plus. Il y avait bien des postes en Galicie, mais qui pouvait compter là-dessus? [...] Lorsque j'ai obtenu mon doctorat à l'étranger, je n'ai pas songé un instant que je pourrais un jour avoir une chaire. Que pouvais-je espérer à Varsovie? Un enseignement dans des écoles secondaires ou la rédaction d'articles pour la presse.»[103]

L'exemple de Tatarkiewicz est, du reste, très caractéristique du parcours intellectuel de cette génération dont l'éveil politique se cristallise dans le sillage de l'événement 1905.

Il reste que la grève scolaire, la contestation, a été vécue avec une telle intensité, vu l'ampleur qu'elle a prise, que sa répercussion sur les destins individuels a établi un cadre matriciel apte à générer un sentiment d'appartenance générationnelle. Si, avant 1905, il existait des dissemblances entre les écoles, notamment entre celles de Varsovie et celles des petites villes, si beaucoup de ces jeunes n'avaient encore aucun vécu politique au moment de ces événements, la grève les a politisés tout en réactualisant la question nationale. La «polonité» interdite cesse alors de relever d'un débat d'idées pour devenir une réalité existentielle, un impératif éthique d'engagement individuel et collectif. L'un des lieux de sociabilité les plus importants où s'exprime cet esprit d'engagement, ce sont les écoles privées polonaises, où l'enseignement peut désormais être dispensé en polonais et où les enseignants sont Polonais.[104] Critique littéraire, Konrad Gorski, évoquant le changement de ces années, qu'il a vécues comme élève d'un collège privé, transformé durant les années 1905–1907 en école polonaise, décrit l'atmosphère qui règne à cette époque à Varsovie: «La conscience d'avoir enfin une école polonaise raviva nos forces et notre motivation. Tant les jeunes que les enseignants étaient unis dans une ambiance spirituelle dominée par la ferveur et la conscience que nous étions un lieu de lutte pour la polonité et la liberté.»[105]

Ce sentiment d'appartenance, qui se révèle par cet impératif éthique d'engagement, se retrouve dans de nombreux récits contemporains. Les enseignants et les parents, même s'ils ne sont pas impliqués personnellement dans la contestation, s'identifient à cette cause devenue commune.

Au bilan, il s'avère que plusieurs réalités ont contribué à façonner cette génération dans sa période de réceptivité: idéal de la révolte, attachement au pays, non conformisme manifestant l'impératif éthique d'engagement, conviction d'une mission de la personne qui possède une formation, ouverture d'esprit grâce à des études à l'étranger

103 Tatarkiewicz (voir note 101), p. 944.

104 Voir les mémoires: Romana Pachucka, Pamiętniki z lat 1886–1914, Wrocław 1958; Wojciech Górski, Wspomnienia. Sześćdziesiąt lat pracy na niwie pedagogicznej, Varsovie 1937; Wojciech Gorski i jego szkola, Recueil de textes, Varsovie 1982.

105 Konrad Gorski, Pamietniki, Torun 1995, sur l'école pp. 24–27, ici p. 27.

et à des contacts avec les divers courants philosophiques et politiques européens.[106] Toutes ces attitudes et toutes ces valeurs laissent une marque durable, préparant la jeunesse éduquée à s'investir pour les causes communes dans la suite de son parcours. Il semble surtout que l'on soit passé de la contestation d'une pédagogie obsolète et répressive à la mise en place des fondements culturels d'une nation qui se réclame d'idéaux allant au-delà de sa culture ethnique spécifique. La renaissance polonaise d'après 1918–1920 a contribué à une réinterprétation des événements de 1905 et a donné un rôle majeur à cette génération devenue triomphante.

La Première Guerre mondiale, au cours de laquelle bien des jeunes hommes de cette génération, appelés sous les drapeaux en 1914, ont laissé la vie, va renforcer ce sentiment d'appartenance générationnelle. La guerre conduit à la défaite des trois puissances spoliatrices,[107] puis à la fraternité partagée lors de la lutte pour les frontières, à laquelle la majorité de ces ex-étudiants participent comme soldats de l'armée polonaise, auxiliaires ou infirmières, avant de s'impliquer dans la reconstruction de l'État polonais indépendant. Pour cette «génération», la Pologne, qui retrouve son indépendance en 1918 grâce à la guerre,[108] devient une réalité. Ce sentiment d'appartenance est exprimé par Tatarkiewicz, qui remarque que sa génération «née dans la nuit obscure» a pu bénéficier de l'indépendance retrouvée pour jouir du temps nécessaire à la réflexion et à la création.[109] Et ce principe éthique de responsabilité, d'investissement dans la société, se traduit dans la forte participation de cette génération, particulièrement féconde, dans la vie scientifique et culturelle du pays. Bon nombre de ses membres s'engagent dans le mouvement pédagogique international en vue de la réforme éducative. Cette génération de «non-conformistes», unifiés par l'idéal de la révolte, le sentiment de la mission, va participer pleinement au mouvement intellectuel et culturel de l'entre-deux-guerres. Cette génération sera ensuite déchirée et décimée pendant la Seconde Guerre mondiale sur les champs de bataille, mais aussi à la suite des massacres et des exécutions, en défendant les valeurs de la Résistance, en militant et mettant en place un enseignement clandestin, en vivant et en mourant entre martyre et héroïsme.

Au terme de cette réflexion, peut-on vraiment affirmer que le mouvement de contestation réclamant en 1905 l'école polonaise est un événement fondateur, un événement porteur d'identité pour toute une génération?

Assurément, pour cette jeunesse, arrivée à sa maturité dans un contexte porteur de revendications sociales et politiques, l'année 1905 marque incontestablement un tour-

106 Parmi les «confessions générationnelles», voir par exemple Czapski, Tumulte et spectres (voir note 59).

107 Hertz (voir note 59), p. 76.

108 «Je vivais dans le pays ‹vainqueur›. La guerre mondiale lui a rendu la liberté.» Hertz (voir note 59), p. 295.

109 Tatarkiewicz (voir note 101), p. 944.

nant. Elle l'amène à formuler ses propres réponses philosophiques et idéologiques. Elle lui permet de s'affirmer. Non conformiste, cette jeunesse rejette l'ordre établi, en faisant appel à la solidarité, aux valeurs culturelles, à l'éthique d'engagement, à des qualités de portée universelle. Si l'événement fondateur de cette génération née dans les dernières décennies du XIXe siècle est fourni par la contestation, ces jeunes, portés par l'idéal de la révolte, se présentent également comme les héritiers de l'idéal révolutionnaire de la révolte, tel que véhiculé au cours du XIXe siècle par leurs pères et qui reste présent dans la mémoire collective, appartenant à plusieurs générations successives. Tributaires d'un rythme politique propre, entraînés dans la lutte par l'insurrection ouvrière de 1905, unis par des références communes et construisant leurs propres sociabilités, ils expriment une cohérence générationnelle. Ainsi comprise, cette approche par la notion de génération permet de mieux appréhender l'identité de ces acteurs de la contestation, en tant que groupe, l'inscrivant dans un environnement concret qui détermine sa conscience et sa cohérence. Mais il ne fait aucun doute que cette «génération de 1905» est aussi une création rétrospective de gens qui ont vu la Pologne ressusciter après la Première Guerre mondiale et sont devenus, de ce fait, des «pères de la patrie» qui ont formé l'ossature intellectuelle, politique et sociale de la Pologne de l'entre-deux-guerres.